

LA LUTTE

Organisme Anarchiste

Le N.º 10 Cent.

PARAISSANT LE DIMANCHE

Le N.º 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — Rue de Vauban, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

CITATION EN COUR D'ASSISES

L'an mil huit cent quatre-vingt-trois et le neuf mai, je, soussigné, Pierre Odet, huissier près le tribunal civil de Lyon, y demeurant, 52, rue Centrale,

Agissant à la requête de M. le procureur général près la Cour d'appel de Lyon, lequel élit domicile en son parquet, au Palais-de-Justice.

Ai assigné le sieur Morel (Bonnet), ouvrier ébéniste, demeurant à Lyon, 109, rue Pierre-Corneille, ledit Morel pris en qualité de gérant du journal « la Lutte », organe anarchiste, qui se publie à Lyon, et dont le siège et les bureaux sont situés rue de Vauban, 26 ;

Et ce, en vertu des articles 12 et 47 de la loi sur la presse, du 29 juillet 1881, à neuf heures du matin,

A comparaitre, les délais de la loi étant observés conformément à l'article 51 de la susdite loi, à l'audience du vendredi dix-huit mai 1883, devant la cour d'assises du Rhône, tenant ses séances dans le local ordinaire, au Palais-de-Justice.

Puis, attendu qu'il ne saurait disconvenir d'avoir publié dans le numéro 6 du journal « la Lutte », portant la date du dimanche 6 mai 1883, un article inséré à la première page, intitulé « Les délégués anarchistes au couronnement du Czar, » commençant par ces mots : « Nos gouvernants bourgeois ont décidé que leur République serait représentée au couronnement du pendeur des Russes », et finissant par ceux-ci : « Inutile d'ajouter que vous pouvez faire goûter de la médecine aux représentants de notre bourgeoisie, ce sera toujours ça de moins » (Article 50) ;

Attendu que cet article, suffisamment qualifié d'après les termes, renferme au plus haut degré la provocation directe par écrit distribué, vendu, exposé ou mis en vente dans les lieux publics, à commettre le crime de meurtre sur la personne du Czar, et aussi sur les délégués du gouvernement français, avec cette circonstance, toutefois, que cette provocation n'a pas été suivie d'effets ;

Attendu que ce fait est prévu et puni par les articles 23 et 24 de la loi déjà citées ;

S'entendre condamner, sur la déclaration du jury, aux peines portées en l'article 24, lui déclarant que, faute de comparaitre en personne, il sera jugé par défaut.

Et, afin que le nommé Morel n'en ignore, je lui ai remis et laissé copie de la présente citation en son dit domicile.

Signé : ODET.

UN MOT D'EXCUSE

Nous croyons devoir informer MM. de la Cour, qu'ayant rencontré, ce matin, le compagnon Morel, nous lui avons demandé s'il se présenterait devant les domestiques à livrée rouge qui avaient reçu l'ordre de l'appeler devant leur grotesque tribunal.

Il nous a été répondu par notre

ami, que s'étant engagé à livrer dans la journée le bois de lit de deux jeunes gens qui, justement, se mariaient ce jour-là, il se verrait, sans doute, à son grand regret, privé du plaisir d'assister à la bouffonnerie judiciaire pour laquelle on lui avait envoyé un billet de faveur.

Nous nous associons au regret du gérant de la Lutte, qui, nous en sommes certains, manque là une fameuse occasion de s'égayer un brin aux dépens de la tête des artistes ; mais enfin le travail avant tout.

Nous osons espérer que MM. les organisateurs de cette intéressante matinée, donnée au bénéfice de la délégation Pitié-Va-Dindon, s'inclineront devant le motif d'absence de notre ami, et ne se trouveront nullement froissés de voir, pour cette fois, demeurer vide la place qu'ils mettent si gracieusement à sa disposition.

Nous devons d'ailleurs leur dire que le compagnon Morel autorise pleinement l'un deux à le remplacer sur la sellette, nous pensons même qu'ils pourraient tous s'y asseoir l'un après l'autre, et alors, dans ce cas, s'il faut absolument quelqu'un pour remplir le rôle de justicier, le compagnon Morel s'empressera d'accourir, quitte à lâcher le bois de lit des jeunes mariés et obliger ainsi ceux-ci à faire paillasse par terre.

Seulement, nous avertissons les pauvres bougres de magistrats qui joueraient les inculpés, qu'ils courraient fort le risque de voir le président improvisé changer la pénalité correspondant au délit qui leur serait reproché en quelques bons coups de trique bien appliqués, histoire de leur rendre le dos un peu moins souple devant ceux qui vont, payés de leur bassesse avec l'argent volé au travail du peuple, s'agenouiller devant les bottes crottées d'un lâche et stupide tyran.

PAS DE QUATRIÈME ÉTAT

Les comités du parti collectiviste, — composés, comme ceux de la plupart des autres partis socialistes autoritaires, de travailleurs manuels vraiment producteurs, de bourgeois plus ou moins travailleurs et en rupture de bourgeoisie, de faux ouvriers qui ont abandonné ou qui aspirent à laisser l'atelier pour se dédier à la carrière moins pénible de la politique, — ont la singulière prétention de représenter plus spécialement la classe ouvrière, sans doute parce qu'ils ont eu l'habileté de prendre la dénomination de parti ouvrier.

A ce titre, ils s'attribuent le monopole

de l'affranchissement des masses populaires qu'ils entendent opérer par l'avènement d'un Quatrième Etat organisé exclusivement d'après leurs idées et en dehors duquel, à l'imitation des infailibles catholiques, ils n'admettent pas qu'il puisse y avoir de salut social.

Ainsi que toutes les sectes religieuses, politiques ou économiques, qui aspirent à la domination, pour appliquer leurs théories, ils attaquent et dénigrent systématiquement tous ceux qui leur paraissent entraver la réalisation de leurs projets, — en attendant qu'ils puissent se servir contre leurs adversaires des forces gouvernementales dont ils espèrent disposer tôt ou tard.

Ne voit-on pas cet exclusivisme haineux s'acharner, même dans le sein de ce prétendu parti ouvrier, contre ceux de ses membres qui ne se soumettent pas absolument à la discipline imposée au nom de la nouvelle orthodoxie ?

N'est-il pas évident que les excommunications et les exécutions nominales échangées entre les possibilistes et les impossibilistes se convertiraient bientôt en une véritable oppression, si une de ces deux fractions disposait d'une force suffisante pour imposer sa volonté à l'autre ? Et que ne serait-ce pas, à l'égard des sectes entièrement opposées !

La conclusion logique de ce qui précède est surtout que le règne d'un Quatrième Etat serait aussi fatal à l'intérêt et à la liberté des travailleurs que l'a été celui du Tiers-Etat.

Certes, les révolutionnaires de 1789 eurent, eux aussi, pour but l'affranchissement des masses prolétariennes et crurent l'assurer par l'avènement d'un Etat démocratique.

Leur triomphe n'empêcha pas cependant la reconstitution d'une classe dirigeante ou gouvernementale, en violation de l'inaliénabilité des droits du peuple.

Ils ne comprirent pas que l'établissement d'un Etat quelconque met obstacle au libre exercice des droits que les individus et les diverses collectivités sociales doivent pouvoir exercer sans cesse directement.

La propension qui entraîne tout homme, si désintéressé qu'il puisse être, à défendre et à augmenter le pouvoir dont il dispose, rend les abus d'autorité inévitables de la part des fonctionnaires chargés de sauvegarder de prétendus intérêts généraux qui ne sauraient réellement exister en opposition avec la masse des intérêts particuliers.

C'est pourquoi tous les citoyens, jaloux de leurs droits, doivent repousser l'idée du nouvel Etat rêvé par les meneurs collectivistes.

Ces derniers, quelles que puissent être actuellement leurs intentions, seraient, par une confusion commune à tous les gouvernants, portés à considérer toute opposition à leur volonté comme un crime contre l'intérêt public ; ils finiraient, ainsi que le fait aujourd'hui M. Valdeck-Rousseau, au nom de la majorité parlementaire, par mettre effrontément les pieds sur toutes les libertés, au risque de provoquer une révolution sanglante.

Le droit de légitime défense existerait en faveur de tous les citoyens contre les violences du gouvernement actuel affublé du titre de République.

L'oppression d'où qu'elle vienne donne droit à l'insurrection, Pour que l'oppression ne soit plus pos-

sible, il ne suffit pas de déplacer la force gouvernementale en la faisant passer d'un homme à un autre homme, ou d'une classe à une autre classe, — il faut la détruire entièrement.

Il faut que personne ne fasse métier de commander, de juger, d'emprisonner, de tuer ses semblables.

Il faut que la sécurité générale repose uniquement sur la mutualité des services entre les individus ou les collectivités, pour la sauvegarde des intérêts respectifs, et dans les cas de discorde, sur la décision d'arbitres amiables ou de jurys corporatifs.

Plus de supériorité sociale accordée à la force, à l'intelligence, au savoir, et qui conduirait logiquement à la tyrannie du plus fort, du plus intelligent ou du plus savant.

Le peuple n'a pas besoin de tuteurs patentés ; son sens commun lui suffit pour discerner ce qui lui convient.

Le jour où il voudra résolument être libre, il n'aura qu'à écraser tous ceux qui prétendent le guider ou le dompter.

A partir de ce jour là, il n'y aura plus ni classes ni Etats. La justice rationnelle librement pratiquée entre les hommes sera l'unique règle sociale.

« LA VILE MULTITUDE »

C'est par cette cruelle injure que l'un des êtres les plus vils qui aient déshonoré le pouvoir, le parvenu Thiers, témoignait son ingratitude à la masse qui avait eu la naïveté de contribuer à son élévation.

L'affreux homoncule, ce lâche adorateur du succès, entendait surtout par là se venger du mépris des penseurs qui n'étaient pas dupes de ses pasquinades, mais que les nécessités terribles de la vie reléguèrent dans les rangs obscurs du prolétariat.

C'est en ces termes outrageants qu'il qualifiait l'élite de la nation, en qui seule brûle encore le feu sacré quand l'autorité appesantit sa main de fer sur l'humanité asservie.

Ah ! oui, malheureusement, elle existe cette vile multitude, prête à acclamer tous les triomphes et à insulter toutes les défaites, mais elle se recrute dans toutes les classes, moins peut-être dans le peuple que dans aucune autre.

Il faut ranger parmi la vile multitude cette tourbe de fonctionnaires, d'artistes, de lettrés, de savants, qui n'arrivent à une situation ou ne s'y maintiennent que par la faveur ou la bassesse, semblables aux cruches qui ne se baissent que pour s'emplier, et, une fois pleines, se redressent insolemment de toute leur hauteur.

Font encore partie de la vile multitude ces nombreux individus qui, incapables de penser par eux-

mêmes, servent d'écho aux faiseurs, et ne trouvent une idée viable que le jour où ils sont en mesure de l'exploiter à leur profit exclusif.

Vile multitude ! ces troupeaux bélants d'électeurs propres, sans plus, à porter sur le pavois quelque ambitieux habile à manier les périodes cicéroniennes et à jouer, en acteur consommé, du socialisme de toutes les couleurs !

Vile multitude ! ces êtres dépourvus d'initiative, qu'on amuse avec des phrases, des formules, qui ne connaissent que le mot d'ordre donné par les mandarins et que des chefs madrés conduisent comme des poules aux champs !

Encore faudrait-il faire exception pour les individus composant ces deux dernières catégories, et qui sont plus à plaindre qu'à blâmer.

LES RÉVOLUTIONNAIRES SIMPLISTES

Il importe de diviser cette catégorie de révolutionnaires en deux classes distinctes : ceux qui sont de bonne foi et ceux qui ne le sont pas.

Inutile d'argumenter avec ces derniers. Leur siège est fait ; et, pour rien au monde, ils ne se rendraient à l'évidence. C'est même faire beaucoup trop d'honneur à ces individus que de les traiter de révolutionnaires, quand ils ne sont, après tout, que des spéculateurs en matière révolutionnaire, et rien de plus.

En ce qui concerne les braves gens de la première catégorie, qui aspirent, sans arrière pensée, au triomphe complet de la Révolution sociale, ce serait leur faire une cruelle injure que de les assimiler à ces mauvais compagnons, qui ne daignent condescendre à se faufiler dans nos rangs que pour y étaler leur superbe, et y pêcher des situations privilégiées.

Le temps et l'expérience achèveront d'éclairer les hommes sincères que nos raisons n'auraient pas encore convaincus.

Remarquons d'abord que, si l'on en excepte les tyrans héréditaires, les détenteurs de l'autorité procèdent tous d'une origine révolutionnaire.

Avant d'escalader le pouvoir, leurs prédications et leurs appels incessants à la révolte ont passionné les foules. Ils ne se sont adoucis et n'ont mis un peu d'eau dans leur vin, que depuis le jour où leur ambition a trouvé des satisfactions.

Nous n'avons pas besoin de fouiller l'histoire pour en tirer des exemples à l'appui de cette vérité, qui est passée à l'état d'axiome à force d'être devenue banale.

Il y a mieux. Ces mêmes gouvernants sont à peine renversés qu'ils reviennent à leurs premières amours, prêts à nous faire admirer leurs métamorphoses successives, selon que la fortune leur sourit ou leur est contraire.

Les plus dangereux parmi ces parvenus sont ceux, qui possèdent l'art de colorer le plus longtemps leur volte-face par des démonstrations hypocrites, dans l'unique but de retarder une impopularité trop rapide, ou de se ménager un retour à la veille des élections.

Les moins mauvais d'entre ces pourris ressemblent à ces soldats exténués de fatigue, qui marchent tout endormis au son du tambour.

Ils marquent encore le pas en suivant machinalement la colonne ; mais n'ayant plus ni passion ni vigueur, ils seraient incapables de résister à la moindre attaque.

L'erreur fondamentale de ceux qui souffrent consiste à croire aux bons maîtres, aux bons députés, aux bons tyrans.

Ils s'imaginent que des hommes choisis par eux seront aptes à défendre leurs intérêts, à traduire la Révolution dans les faits, le jour où ils la auront affublés d'un titre après les avoir déclarés bons pour le service.

Le pouvoir est corrupteur de son essence, et par contagion.

Il n'est pas possible de ne pas éprouver sur les sommets des impressions dif-

férant de celles qu'on a ressenties dans les bas-fonds.

Celui qui est miné par la faim ou dévoré par la soif pense autrement que l'homme repu.

L'amant qui prodiguerait sa vie ou commettrait un crime dans l'espoir d'obtenir les faveurs de sa maîtresse, n'a rien de commun avec le mari lassé par le dégoût.

Le dévouement le plus absolu à la cause de l'humanité ne suffit pas à préserver le plus vaillant des défaillances inhérentes à notre nature, et que les plus purs essaient vainement de dissimuler aux yeux des plus clairvoyants.

Supposons l'être le plus parfait. En raison de la corruption sociale qui préexiste, il est presque impossible qu'il soit généralement reconnu pour tel et surtout qu'on lui fraie l'accès au pouvoir dont les avenues sont assiégées par des intrigants de toutes nuances d'opinions.

Y parviendrait-il, par une exception unique dans le annales du monde, qu'il serait bientôt noyé dans la masse des gangrenés, ou entouré d'une coterie d'adulateurs qui s'empresseraient de faire le vide autour de sa personne, en ne lui permettant d'avoir des rapports qu'avec les individus dont le caractère ne porterait pas ombrage aux faiseurs.

D'ailleurs, un homme ne pouvant ni tout voir, ni tout faire par lui-même, il serait bien forcé de s'en reposer sur d'autres du soin des affaires.

Puis, qui sait ? La fascination que donne l'exercice du pouvoir produit d'étranges aberrations ; et de là à l'infailibilité, il n'y a qu'un pas.

L'autorité est la source de tous les maux.

Chaque Révolution qui avorte, loin d'améliorer la position des infortunés, ne fait que l'empirer.

Les anciens privilégiés sont alors trop heureux d'ouvrir leurs rangs aux opposants les plus déterminés de la veille, ce qui est le plus sûr moyen de les émasculer.

Que leur faut-il, en ces instants critiques, sinon un peu de répit pour gagner du temps, donner le change aux passions surexcitées, endormir la vigilance des prolétaires et leur faire prendre patience jusqu'à ce que toutes les mesures aient été prises pour assurer l'extermination des mécontents ?

Après chaque escamotage, le joug devient d'autant plus pesant pour les travailleurs, qu'ils ont à entretenir un bien plus grand nombre d'exploiteurs que par le passé et à satisfaire tout d'abord à la rapacité des nouveaux parvenus.

On peut alors comparer les convulsions populaires aux efforts désespérés que fait un pendu pour échapper à la mort, et qui, par leur violence même, l'en rapprochent davantage.

D'où vient donc le mal ?

De ce que les trafiquants révolutionnaires ne font voir au peuple qu'un côté de la question, affectant de ne lui montrer que le gouvernement qu'ils oppriment, et détournant son attention de l'envers de la médaille, c'est-à-dire des escamoteurs qui se préparent à lui succéder.

Bien différents, en cela, des révolutionnaires sincères, ils n'admettent que la quantité de révolution strictement indispensable pour les porter au pinacle. Le surplus leur paraît superflu, utopique, dangereux.

Telle est la marche adoptée par tous les charlatans.

Ce n'est qu'en détournant de leurs mains les regards des spectateurs que les prestidigitateurs réussissent à faire passer la muscade. Si chacun ne perdait pas un seul instant de vue le mouvement de leurs doigts, la magie blanche aurait dit son dernier mot.

La supercherie étant connue, le remède est tout indiqué. Il consiste à anéantir l'aliment de toute ambition, à supprimer la fève, à faire en sorte qu'au lendemain de la Révolution, il n'y ait plus, pour qui que ce soit, de situation privilégiée.

« L'Égalité de fait ! Dernier mot de l'ordre social ! » a dit Condorcet.

De l'ordre social actuel, c'est possible ; car l'égalité elle-même n'est qu'une étape, une transition indispensable devant aboutir à l'anarchie, but suprême de l'humanité.

CHRONIQUE LYONNAISE

RÉUNION PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE A LYON (SALLE DE LA PERLE)

ORDRE DU JOUR : De la ligne de conduite du journal la Lutte.

Environ quatre cents travailleurs assistaient à cette réunion.

Après la formation du bureau, dont la présidence d'honneur est donnée à tous les détenus politiques et la présidence effective au compagnon Morel, gérant de la Lutte, la parole est au secrétaire de la rédaction de l'organe anarchique, le compagnon Tricot, qui commence en ces termes :

Citoyennes et citoyens,

En jetant au fond de ses prisons ceux qui défendaient les idées anarchiques dans l'Étendard révolutionnaire, la bourgeoisie croyait détruire l'anarchie.

L'apparition de la Lutte vint bientôt lui apprendre que si nos amis ont momentanément disparu sous ses coups, les idées, pour la défense desquelles ils se sont sacrifiés, restent comme une haute protestation contre l'arrêt inique qui les a frappés, comme une éclatante récompense accordée à leur courage et, enfin, comme un noble et constant encouragement pour tous ceux qui se sentent sincèrement animés du désir de combattre et de s'exposer, à leur tour, pour le triomphe de la justice et de la vérité.

Oh ! nous savons bien que la bourgeoisie n'a pas encore désarmé contre les anarchistes, nous savons que, irrité du piteux résultat qu'a eu pour son prestige le jugement, à la fois monstrueux et grotesque du 19 janvier, elle caresse aujourd'hui l'espoir de reprendre sa revanche ; nous savons que ses lâches policiers nous guettent et, réussissant parfois à se glisser dans nos réunions les plus intimes, préparent les éléments d'un nouveau procès dont leur imbécile impatience nous découvre déjà la préface dans les pour-uites intentées au gérant de la Lutte.

Mais, nous savons aussi que, si nous disparaissions, d'autres nous remplaceraient aussitôt et, après ceux-là, d'autres encore et toujours, jusqu'à l'heure où le flot révolutionnaire, qui va toujours montant, brisera ses digues et viendra, terrible et destructeur, renverser les bastilles bourgeoises et rendre à la Révolution ceux qui en se dévouant pour elle ont préparé son triomphe.

Citoyens, nous n'irions pas loin sans voir un si beau jour se lever, nous n'irions pas loin sans voir flotter triomphant, sur les ruines de l'ordre social actuel, le drapeau de la vraie liberté, c'est à dire le drapeau de l'anarchie, si nos ennemis se trouvaient tous dans le même camp, s'ils appartenaient tous à cette classe odieuse de repus et d'exploiteurs qu'on nomme bourgeoisie.

Malheureusement, nous voyons une foule de travailleurs, séduits par les belles phrases et les trompeuses promesses des politiciens bourgeois se faire, avec ceux-ci, les ennemis de la Révolution, et nous donner ainsi le triste et écœurant spectacle d'esclaves opposés eux-mêmes à leur affranchissement.

Ceux là, cependant, quoique les plus nombreux ne sont pas les plus dangereux. Il en est d'autres qui doués d'une certaine intelligence la font agir au profit de leurs ambitieux calculs, et contre tout ce qui ne relève pas de leur autorité personnelle.

Ils se déclarent, cependant, socialistes, plus socialistes que tout le monde, mais si on les examine de près on s'aperçoit bientôt que tout leur socialisme consiste à se faire passer pour quelque chose, afin de trouver à se vendre un beau jour au premier brocanteur politique venu.

Ce sont ceux-là que nous avons vus, poussés par je ne sais quel sentiment d'inquiétude et basse jalousie, aboyer avec le plus de haineuse persistance autour de la Lutte et faire le plus d'efforts pour dénigrer, auprès des travailleurs, le nouvel organe anarchique qu'ils accusaient de n'être pas socialiste.

Mais on leur a ri au nez, et ces Bazille d'un nouveau genre en ont été pour leurs frais de commerage.

Cependant, il a pu se faire que ces calomnieux aient rencontré des oreilles dociles à leurs perfides insinuations, nous savons même, de source certaine, qu'ils avaient, auprès de quelques esprits toujours en quête de cancan à scandale, réussi un instant à faire croire que l'origine de la Lutte était des plus ténébreuses, que c'était avec l'argent des bonapartistes que cet organe avait été fondé ; ils allèrent plus loin même, ils réussirent à donner de l'écho à la plus abominable des accusations : ils répandirent le bruit que c'était avec l'argent versé par la sympathie publique, dans la caisse des familles des détenus politiques, que le journal avait été créé.

Devant cette infamie, plusieurs d'entre nous parèrent de protester dans les colonnes de la Lutte ; mais le mépris de tous l'emporta sur la juste colère de quelques-uns, et il fut décidé que nous porterions notre protestation en réunion publique, devant ceux de qui la Lutte relève ; exclusivement devant ceux pour et par qui ce journal a été créé ; en un mot, devant les travailleurs.

Et voilà pourquoi nous vous avons convoqués aujourd'hui.

Citoyennes et citoyens,

Fort de notre conscience et de notre probité, nous venons hautement protester contre les imposteurs qui ont osé dire que l'origine de la Lutte n'était pas pure, que pour fonder cet organe nous avions eu recours aux subsides de ce parti abhorré, le bonapartisme.

Nous protestons surtout contre les lâches valets ou les complices inconscients de la préfecture qui ont osé dire que, pour fonder la Lutte, nous nous étions servis de l'argent de nos amis emprisonnés.

Mais, est ce assez de protester ?

Non ! Il faut que toute l'infamie, que toute la boue dont ils voulaient nous couvrir retombe sur eux, il faut que nous les clouons au pilori de la honte ; il faut, enfin, que nous les écrasions sous le mépris public, et, pour cela, nous attendons qu'ils viennent ici, à cette tribune, répéter publiquement, à notre face, ce qu'ils ont murmuré perfidement dans l'ombre ; mais vous verrez qu'ils ne viendront pas, ils sont trop lâches.

Ah ! l'origine de la Lutte n'est pas pure, eh ! bien, nous allons, en dépit de la modestie de quelques-uns, lever le rideau qui a jusqu'ici tenu caché la véritable origine de ce journal ; ce sera, en attendant mieux, le châtiement de ceux qui ont osé baver sur cet organe.

Sachez donc qu'un jour, au fond d'un village des environs de Lyon, quelques travailleurs apprirent que leurs frères des villes, victimes comme eux d'une organisation sociale fondée sur l'exploitation de l'homme par l'homme, parlaient de renverser une telle monstruosité pour y substituer un système social établi sur la raison, la justice et l'égalité.

Ceux qui voulaient des choses si justes s'appelaient anarchistes ; ils étaient chaque jour en butte aux railleries, aux sarcasmes, aux injures des journaux vendus à la police ou aux tripoteurs gouvernementaux. Et si le nombre des persécutés allait néanmoins grandissant autour d'eux, on voyait aussi grandir, chaque jour, les lâches colères de la bourgeoisie. Aucune illusion sur le sort des anarchistes ne devenait donc possible, et chacun pouvait prévoir le danger qu'il y avait de se ranger sous leur drapeau ; mais, qu'importait aux paysans, l'horreur de l'esclavage les avait saisis, et, dès lors, il avait compris ce qu'il y a de bassesse et de lâcheté chez celui qui, se voyant courbé sous un joug ignominieux, n'ose rien faire pour en sortir et rampe, au contraire, sous l'insolence des tyrans, comme le chien sous le bâton du maître.

Ils se disaient, ces paysans, que dès que l'esclave apprend qu'il est né libre, il n'a plus le droit de rester volontairement esclave. Ils se disaient que, dès que le travailleur sait qu'il est exploité, son devoir, à moins d'être lâche ou stupide, est de travailler à la destruction des exploitateurs. Ils se disaient enfin que, lorsque tout un peuple intelligent et laborieux voit qu'il est traité comme un vil troupeau par une poignée de fainéants, de gâteux et de voleurs, son devoir est d'arborer le drapeau de la révolte.

Et voilà comment, restant sourd aux sollicitations des uns, aux railleries des autres, un de ces paysans, un beau matin, vint à Lyon, à pied, en blouse et en sabots, trouver les anarchistes et leur dit :

« Frères, voici bientôt quarante ans que nous sommes quelques-uns dans le village, à travailler comme des nègres. Mais, à la fin, nous sommes, comme vous, las de peiner pour payer les folies et les débauches des bourgeois, nous voulons, nous aussi, notre place au soleil et, puisque nous avons pu, à force de fatigues et de privations, amasser entre nous un millier de francs, les voilà, faites en sorte qu'ils servent à la Révolution. »

Quelques jours après, le journal la Lutte était fondé.

Qui donc osera dire maintenant que l'origine de ce journal est mauvaise ? Ou trouvera-t-on surtout un exemple de noblesse de sentiment plus beau que celui qui est donné par ces quelques paysans, dont la modestie sera froissée peut être quand ils apprendront que nous avons levé le voile qui cachait leur dévouement à la cause de la justice et de la liberté ?

Quant au but que nous poursuivons dans le journal la Lutte, ce titre seul suffit à l'indiquer : il est le même que celui que poursuivait le Droit social et après lui l'Étendard révolutionnaire. Comme nos amis emprisonnés, et en attendant que nous allions les rejoindre, nous nous efforçons de travailler à la destruction complète de l'ordre social actuel, en le montrant tel qu'il est aux travailleurs, c'est à dire un monstrueux assemblage d'iniquités, contre lesquelles les ambitieux, les inconscients et les lâches seuls peuvent ne point se révolter.

Mais si les ambitieux et les lâches ne méritent à nos yeux aucune pitié, aucun ménagement, nous nous efforçons d'amener, par la persuasion, les inconscients à la connaissance de leurs droits, certains que dès qu'ils les connaîtront, ils partageront notre implacable haine contre ceux qui s'enrichissent et jouissent des sueurs du peuple, et nous les verrons joindre leurs efforts aux nôtres pour la réalisation de notre but, qui est, nous aimons à le répéter, le règne de l'anarchie. Et espérons, quand nous voyons les travailleurs des champs, les eux aussi de l'exploitation de l'homme par l'homme, tendre la main, pour s'affranchir, aux travailleurs des villes, et donner à ceux-ci l'exemple du sacrifice et de l'abnégation, espérons, dis je, que ce but sera bientôt atteint.

Et ce qui augmente encore en cela notre assurance, c'est de voir les nombreux témoignages de sympathie et les approbations qui de toutes parts nous arrivent et nous

encouragent à persévérer dans la ligne de conduite que nous nous sommes tracée.

Cependant, il ne faudrait pas, devant ces résultats, dont la valeur est grande assurément, mais purement morale, il ne faudrait pas, croyons nous, s'illusionner outre mesure et se croire déjà assez forts pour pouvoir conjurer toute espèce de danger et ne plus rien avoir à craindre de ceux que nous venons de confondre, ou de ceux que notre ligne de conduite exaspère ou humilie, et dont l'hostilité peut devenir d'autant plus dangereuse, qu'elle s'exercera dans l'ombre et l'anonymat.

Nous avons aussi à compter avec certaines personnalités, qui ne semblent pas vouloir nous pardonner jamais d'avoir été à courir les premiers sur le champ de bataille. Etrange attitude, qui ne prouve aucunement qu'ils sont aussi socialistes qu'ils le brailent.

Nous pensons néanmoins qu'il faut faire entrer une certaine prudence dans notre ligne de conduite, en d'autres termes, éviter tout ce qui pourrait froisser inutilement, je dis bien : inutilement nos adversaires, surtout ceux qui visent ou qui passent encore pour viser le même but que nous, et qui prétendent n'être séparés des anarchistes que par la différence d'application des moyens tendant à ce but.

Il est bon de nous rappeler à cet égard que beaucoup d'entre nous n'ont pas toujours été près du socialisme parfait, c'est-à-dire de l'anarchie, et qu'avant de venir se ranger sous son drapeau, ils ont quelquefois combattu avec acharnement ceux dont ils sont fiers aujourd'hui de propager les doctrines humanitaires.

N'excluons donc ni l'indulgence ni la prudence de nos actes. Gardons-nous surtout de nous fourvoyer dans de puéres questions d'écoles ou de personnalités; n'oublions pas que nous avons assez à faire contre nos véritables ennemis, c'est-à-dire contre les partis bourgeois, sans user sottement nos forces contre ceux qui ne partagent pas exactement notre manière de voir en socialisme. C'est d'ailleurs un mauvais moyen de les rallier à notre drapeau que de les traiter absolument en ennemis.

Ah ! s'ils nous attaquent, ripostons sans ménagement et jusqu'à ce qu'ils soient terrassés ou demandent grâce; mais ne commençons pas la chicane, ce serait leur donner les atouts en mains, conservons les dans les nôtres.

C'est ainsi que nous pourrions arriver à fonder autour du drapeau de l'anarchie cette union de tous les révoltés contre l'ennemi commun, union indispensable, selon nous, pour faire tourner au profit du peuple la prochaine révolution.

Le compagnon Tricot demande ensuite si les idées qu'il vient d'émettre au nom des collaborateurs du journal *La Lutte* sont bien celles des travailleurs, et invite quiconque aurait cru voir dans ses paroles une équivoque à venir sans crainte à la tribune, certain qu'il sera écouté comme un frère; puis il ajoute :

Jamais un journal n'a demandé à ses lecteurs s'il allait dans le sens de leurs pensées. Eh bien ! nous le faisons, nous certains de créer un utile précédent. Nous ne sommes pas des spéculateurs, on ne peut pas alors exiger de nous le style et le ton des journalistes de profession; c'est pourquoi nous ne craignons pas de vous convoquer comme en conseil de famille, afin de savoir si notre ligne de conduite est conforme à vos aspirations. Nous ne venons pas vous débiter des phrases à effet, mais réclamer franchement l'appui de vos conseils. Il faut que vous nous distinguiez de ces petits crevés du journalisme bourgeois qui font la cour à tous les pouvoirs, à toutes les oppressions, à celles du dehors comme à celles du dedans, à toutes les ignominies, qu'elles s'étalent sous les lambris d'un salon, dans les coulisses d'un théâtre ou sur les paillasons d'un lupanard, car ne croyez pas lorsque ces valets de la plume font une chronique théâtrale dans laquelle ils vous vantent le talent des artistes, ne croyez pas qu'ils sont convaincus de ce talent, non, ils veulent simplement gagner le sourire qu'une catin a promis de laisser tomber sur eux, et alors leur plume en a bientôt fait une célébrité. Ils agissent de même auprès des hommes du pouvoir, dans l'espoir de se faire graisser la patte.

On les voit applaudir à toutes les bassesses, à toutes les turpitudes, à toutes les lâchetés gouvernementales.

Vous savez, citoyennes et citoyens que, se souciant fort peu de ce que vous souffrez la faim, notre bon gouvernement vient de prendre dans la caisse des contribuables la somme de trois cent soixante dix mille francs pour être représenté au couronnement du pendeur des russes. Eh bien ! croyez-vous qu'un seul journaliste bourgeois ait tenté de rappeler à la pudeur ceux qui jettent ainsi l'argent du peuple par les fenêtres ? Non, au contraire, les voilà tous, taillant leur plume, mais pour vous faire le compte rendu des magnificences de la cour moscovite.

Dans quelques jours, vous les verrez remplir leurs colonnes, décrivant les harnachements de chevaux et les toilettes des valets des puissances représentées au couronnement; ils vous donneront les détails les plus complets sur le programme de la fête et sur les noms des invités; ils n'omettront rien, pas même que le peuple russe a salué avec allégresse le couronnement de son czar bien aimé.

Et pourquoi tout cela ? Pour faire comprendre au pouvoir que, pourvu qu'on les paie, ils sont prêts à toutes les besognes.

Eh ! bien, nous qui sommes honnêtes et qui voulons rester honnêtes, nous ne chanterons pas les louanges des tyrans ;

à côté de ces louanges, nous placerons nos cris de misère et de haine pour ceux qui, pour gagner l'argent volé aux sueurs du peuple, vont faire la courbette devant le plus vil et le plus lâche des tyrans.

Un citoyen demande la parole pour déclarer qu'il n'est pas anarchiste et ne le sera jamais; puis, prenant le compagnon Tricot à partie, il lui reproche de n'avoir appelé à la tribune que ceux qui étaient de son avis.

L'assemblée proteste et un colloque violent s'engage entre l'orateur et un citoyen qui l'accuse d'être envoyé pour troubler la réunion.

Le président ayant réussi à rétablir le calme, le compagnon Tricot fait comprendre à son interlocuteur qu'il avait mal entendu, et que, bien au contraire de ce qu'il prétendait, il n'avait cessé de faire appel à la contradiction; mais que si, cependant, il ne s'était pas suffisamment fait comprendre, il renouvelait, en cet instant, son appel aux contradicteurs; l'orateur ajoute :

Vous avez dû remarquer que tout à l'heure j'ai parlé de citoyens qui débateraient contre la *Lutte*, et que j'invitais spécialement ces citoyens à venir à cette tribune; je me demande pourquoi ils ne viennent pas dire ici ce qu'ils ont dit ailleurs. Ils ont dit entre autre que le journal *La Lutte* n'était pas d'une création socialiste; qu'ils viennent nous expliquer ce qu'ils ont voulu dire et nous les écouterons, quitte à leur répliquer ensuite, bien entendu. Est-ce parce que, justement, ils craignent la réplique, qu'ils n'osent pas venir? Qu'ils me permettent alors de ne pas les trouver très braves. Je dirai même plus s'ils persistent à se dérober, je dirai qu'ils sont dignes d'être placés à côté de ceux qui, habiles à attaquer leurs adversaires par derrière, baissent lâchement la tête quand ils les voient en face.

Le citoyen Fargeat demande la parole :

Il voit dans les allusions du précédent orateur des attaques dirigées contre le parti collectiviste, dont il est un des membres; il reproche au compagnon Tricot d'avoir prêché longtemps dans les réunions publiques l'union de tous les révolutionnaires et de travailler aujourd'hui à leur division, en attribuant au parti collectiviste des visées ambitieuses qu'il n'a pas. Le citoyen Fargeat cite, à l'appui de ses dires des articles de *La Lutte* qui n'ont aucun rapport avec les questions soulevées dans la discussion. Le citoyen Fargeat continue par l'apologie des doctrines collectivistes. Après une réplique vigoureuse du citoyen Tricot, qui dévoile à l'assemblée que si l'union des révolutionnaires de la région de l'Est n'est pas chose accomplie, la faute en est à quelques personnalités du parti ouvrier qui ont faussé leurs engagements, le citoyen Tivallier vient confirmer de son témoignage les paroles de l'orateur.

Quand vous avez vu, s'écrie-t-il, que l'idée de fusion révolutionnaire était acclamée dans les réunions publiques, vous avez fait mine de vous y associer, et dix de vos groupes ont envoyé chacun un délégué pour former le comité d'organisation; mais quand vous avez vu que dans les travaux de ce comité c'était le véritable esprit révolutionnaire, c'est-à-dire l'esprit anarchique qui, du consentement même de vos délégués dominait, vous, chefs, vous avez dit à vos soldats : n'allez pas plus loin, et pas un seul n'est revenu. Ne parlez donc plus d'union, car vous ne voulez que celle qui vous permettrait d'être les chefs, et nous n'en voulons pas.

Quelques citoyens prennent encore la parole, puis l'assemblée, sur la demande du président, à l'unanimité, déclare approuver la ligne de conduite du journal *La Lutte*.

Ensuite, la séance est levée au cri de : Vive la Révolution sociale.

Une collecte, faite en faveur des familles des détenus politiques, a produit la somme de 9 fr. 15, qui a été versée dans la souscription ouverte dans *La Lutte*.

Chers compagnons,

Je vous prie de vouloir annoncer à tous nos amis et correspondants que des considérations toutes personnelles m'amenant à donner ma démission de secrétaire du journal *La Lutte*, ils devront à partir du n° 9 cesser de m'adresser leurs lettres ou toute communication concernant le journal.

Tout à la Révolution.

H. TRICOT.

Au Conseil municipal

Après avoir parlé de barricades et s'être occupé du recensement des chevaux et mulets, le conseil municipal s'est occupé des gens, des déshérités.

Le nouveau conseiller socialiste a déposé deux propositions; la première est relative aux salaires. Dans son exposé de motifs, il critique « l'emploi d'ouvriers étrangers qui, pour la plupart, n'ayant pas les mêmes charges et les mêmes besoins que les ouvriers français, peuvent se contenter d'une rémunération inférieure! » Pour un socialiste, c'est un peu contraire à ses principes, car il sait très bien que les hommes ont tous les mêmes besoins, qu'ils sont tous égaux devant la lutte pour l'existence. Et si aujourd'hui l'élément italien travaille à un tarif au-dessous de celui des corporations, c'est que ces hommes ne savent pas prendre leur bien-être. La monarchie italienne les a tenus dans l'ignorance et avec les mêmes préjugés que la plupart d'entre nous, qui ne sont pas émancipés intellectuellement.

En outre, c'est reconnaître le principe du salariat que d'émettre une proposition fixant que tous les travailleurs seront réglés au tarif minimum ou maximum du salaire indiqué par la chambre syndicale.

Quant à la deuxième question relative, d'accepter les associations ouvrières pour les adjudications municipales, nous nous réservons de donner aussi notre opinion à ce sujet.

Il dit : « Nous savons les résultats obtenus depuis un an à Paris; huit associations ouvrières de cette commune participent aux adjudications; » certes, c'est déjà un résultat, mais nous voudrions connaître les conditions qu'il faut remplir pour rentrer dans ces associations. Nous avons bien peur qu'elles soient encore des petites chapelles. Nous connaissons tellement l'esprit de réglementation que les travailleurs veulent s'imposer lorsqu'ils sont réunis, que nous voulons attendre pour émettre notre approbation.

Faites-nous voir les règlements, et le jour où aucune exclusion de personne ou de capital ne s'opposera à accepter les travailleurs qui veulent vivre en travaillant, nous n'opposerons aucune difficulté.

Ce que nous voulons, c'est la suppression des déceptions qu'éprouvent les travailleurs.

Nous attendons votre réponse.

Quant à la question des vieillards, nous allons nous en occuper et répondre à M. Chaboud, conseiller municipal.

Nous n'en voulons point

Quelques journaux bourgeois prétendent faire passer aux yeux de leurs lecteurs l'acquitté Bontoux pour anarchiste.

Nous tenons à déclarer que, fort heureusement pour elle, l'anarchie ne compte pas dans ses rangs de semblables foireux.

D'ailleurs, Bontoux lui-même a formellement déclaré qu'il n'était pas anarchiste et même qu'il était assuré qu'il ne le deviendrait jamais.

Il n'a pas craint, non plus, d'avouer que s'il s'était fourvoyé dans le parti anarchiste et avait réussi à devenir le gérant de l'organe de ce parti, c'était uniquement dans le but de se servir du journal pour la propagande de ses idées personnelles, lesquelles sont entièrement collectivistes.

Enfin, pour compléter les renseignements sur le protégé du jésuite protestant Fallot, nous publions ces quelques lignes cueillies dans la feuille bourgeoise le *Petit Lyonnais*.

« Puis, viennent ensuite les citoyens Charvet, Brugnot et Deloche qui déclarent que Bontoux a toujours été considéré par eux comme un collectiviste, et qu'il n'a jamais préconisé la Révolution par des moyens violents.

« La défense avait fait citer comme témoins à décharge sept anarchistes, condamnés au mois de février par la cour d'appel et détenus à la prison Saint-Paul.

« Ces témoins sont les nommés Bordat, les deux frères Hyacinthe et Joseph Trenta, Hugonard, Joseph Damiens, Jean-Marie Dupozat, Georges Fabre; tous sont unanimes à déclarer que Bontoux ne faisait pas partie de la Fédération et qu'il n'a jamais préconisé la Révolution sociale autrement que par des moyens pacifiques. Sur ce point, il a toujours été en contradiction avec les doctrines et les théories anarchistes.

« Bontoux affirme de nouveau ne point être partisan des anarchistes.

« Le président donne lecture aux jurés des questions qu'ils auront à résoudre.

« Après une courte délibération, les jurés rapportent un verdict de non-culpabilité.

« En conséquence, la Cour prononce l'acquiescement de Bontoux. »

Cet acquiescement est à nos yeux la preuve la plus évidente que Bontoux-Foireux n'est pas anarchiste et tant mieux.

Un point à l'horizon économique

Depuis quelques jours une lutte nouvelle et accentuée, nous montre Paris producteur aux prises avec la bourgeoisie capitaliste.

Cette dernière, qui n'a pour tout mérite que sa fortune, son orgueil et sa paresse, menace cette ville de l'affamer à sa façon en la privant de son gaz d'éclairage afin de la forcer par un prix imposé à nourrir longtemps encore ceux qui pour être riches n'ont eu que la peine de naître.

Une compagnie d'actionnaires, aveugle et cruelle en ses prétentions, ose déclarer que Paris se soumettra à ses volontés financières, malgré l'arrêté municipal qui fixe le droit que la ville doit payer à la dite compagnie.

Parisiens, nous sommes heureux en apprenant votre organisation pour la résistance à la tyrannie du capital.

Merci, mille fois merci, pour vos efforts persévérants, car vous donnez à la France, à l'Europe le noble et fécond exemple en songeant, s'il se peut, à vous emparer de votre propre bien; et si par un bonheur infini, vous obtenez cette première possession industrielle, vous aurez ébranlé l'opinion encore trop indécise, en lui montrant que les conquêtes sociales, loin d'être un vol, sont un retour à leur véritable source : le travail; car il est fatalement logique et rigoureusement juste, que le produit doit revenir au producteur, et que celui qui n'a que son or pour tout mérite, ne paye pas le pain qu'il mange; il le vole à tout le monde.

Parisiens, honneur à vous pour avoir commencé la lutte économique et mortel aux timides, aux tremblants que tout est possible contre les rois de l'industrie quand le peuple est convaincu de ses droits.

Vous pouvez tout contre une poignée d'accapareurs dont l'infâme avarice ose vous réclamer jusqu'à 80 francs annuels pour un capital de 250 francs; sachez leur résister, faites enfin vos affaires vous-mêmes; quand un homme devient un maître, il descend au-dessous de l'humanité, et le premier des devoirs est de le supprimer.

Souvenez-vous, Parisiens, que vos malheurs et vos luttes du passé, ont fixé sur vous les regards des penseurs du monde, et que tout enfantement du grand Paris est un bienfait pour l'humanité.

Tous les déshérités qui sentent leurs souffrances attendent un signe de vous pour accomplir leur délivrance et hâter l'avènement de la justice sociale, pour qu'au sein de la bonne et vaste nature tous les hommes jouissent pleinement de la vie, grâce au travail de chacun et à la science de tous.

Alors, l'atelier qui, aujourd'hui, est la contrainte sera, la distraction, et l'étude deviendra le plaisir.

SALARIÉS ÉTRANGERS

Disons tout d'abord qu'une augmentation du taux des salaires étant généralement suivie d'une augmentation du prix des produits, elle devient pour ainsi dire nulle. C'est donc à tort que l'on nous répète sans cesse que l'ouvrier d'aujourd'hui est plus heureux qu'avant 93, parce que depuis cette époque les salaires n'ont cessé d'aller en augmentant.

Il est constant que si aujourd'hui l'on gagne davantage, on dépense aussi davantage pour vivre, il n'y a donc rien de fait.

D'ailleurs, le taux des salaires se mesure à la somme de bien-être qu'il peut procurer aux travailleurs or, pas plus que par le passé, le travailleur ne goûte au bien-être tout comme autrefois; peut être plus encore, son salaire lui permet à

peine d'atteindre au nécessaire, et quelques jours de chômage suffisent quelquefois pour le réduire à mourir de faim, ou à subir la honte de la mendicité.

La plupart de nos économistes bourgeois, négligeant ces détails, qui pourraient peut-être protester contre leur embonpoint, définissent ainsi le salaire dans leurs livres : « La rémunération librement offerte d'un côté, librement acceptée de l'autre. »

Sans vouloir redire ici ce que d'autres ont déjà répété sur l'offre et la demande des bras qui président à la loi des salaires, appelée, non sans raison, *loi d'airain* par le socialiste allemand Lassale, nous dirons que ces paroles prouvent, chez ces économistes, ou une ignorance crasse du milieu social ouvrier, ou une insigne mauvaise foi.

Notons pourtant, que le peuple commence à voir clair dans sa situation. Un de ces travailleurs que l'on maltraitait, ayant déclaré qu'il était socialiste, la foule cessa toute violence contre lui.

Il y a gros à parier que si les travailleurs avaient connu la cause réelle du mal social, ils auraient demandé compte à d'autres qu'à de pauvres travailleurs comme eux, volés comme eux, plus qu'eux-mêmes, de leur misère et des exactions dont ils sont les victimes. Il est fort probable, dans ce cas, que s'il y avait eu des cadavres dans les rues, ce n'eût pas été ceux des travailleurs.

Il est vrai aussi que la troupe serait intervenue et que les travailleurs révoltés se seraient vu expédier à Nouméa et au besoin fusiller, mais cela eût peut-être mieux valu que de voir les ouvriers s'entr'égorgés.

Depuis, diverses démarches ont été faites de part et d'autre pour arriver à cette entente si désirée. Ces démarches ont produit les résultats satisfaisants qu'on en attendait.

À Marseille, notamment, il s'est fondé des groupes franco-italiens, et dans les grèves, les travailleurs des deux pays font maintenant cause commune, et dans la dernière lutte des ouvriers des ports contre l'exploitation, la commission de la grève ne comptait pas moins de huit Italiens dans son sein.

Peut-être aurait-il été à souhaiter qu'ils s'y trouvaient en majorité; ils eussent empêché la grève d'avorter si piteusement.

Quoi qu'il en soit, le jour n'est pas éloigné, croyons-nous, où l'alliance internationale des travailleurs sera tacitement faite.

Ce jour-là, nous plaindrons la bourgeoisie.

Car, en effet, comment oser soutenir, à des travailleurs, que le prix de leur salaire est le résultat d'un *débat libre* entre eux et l'employeur; que ce salaire a été librement accepté par eux. Ne sont-ils pas en droit de répondre: Misérable! ne savez-vous donc pas que si je refuse le prix qui m'est offert, je mourrai de faim avec ma famille. Que d'autres travailleurs, poussés comme moi par la misère, acceptent ce salaire que j'aurai refusé. Nous sommes condamnés, sans appel, à subir les conditions qui nous sont faites ou à mourir de faim, et c'est là ce que vous appelez un libre contrat?

Dites-moi encore, ô éminents économistes, — c'est le mot consacré, ils le sont tous, — s'ils sont également libres d'accepter ou de refuser ceux qu'on enlève chaque année, par milliers, aux villes italiennes, par de fallacieuses promesses, et l'appât d'un bon salaire, qu'on promet de leur donner en France, et qui, une fois arrivés dans nos villes du Midi, sont laissés sans travail, jusqu'au jour où, ayant épuisé leurs maigres ressources, ils sont obligés de travailler à des conditions bien inférieures à celles qui sont faites aux ouvriers français.

Demandez leur donc à ceux-là, s'ils ont accepté les conditions léonines de ces nouveaux spéculateurs en famine. S'ils ont eu la liberté de discuter leur salaire ceux qui, ne connaissant pas les mœurs, ni la langue française, se sont vus réduits à travailler pour la somme de deux francs, ou deux francs cinquante par jour, alors qu'on donne, pour le même travail, cinq francs par jour aux ouvriers français. Et ce n'est point là une exception, c'est par plus de cent mille qu'on les compte dans le midi de la France.

Et c'est à cette honteuse exploitation des étrangers, c'est à cette lâche spéculation sur leurs besoins qu'est due la

haine sourde qui existe entre eux et les ouvriers français.

Cette haine fait, du reste, partie du programme des économistes bourgeois, et les exploités savent l'entretenir, car elle sert puissamment leurs intérêts.

Pour eux, il ne faut pas que l'entente se fasse entre les travailleurs français et étrangers. Et voilà pourquoi on voit la presse bourgeoise ne jamais manquer une occasion d'accuser les travailleurs étrangers de la baisse des salaires.

Les travailleurs ont, malheureusement, trop souvent pris au sérieux ces stupides accusations. Ignorant, et pour cause les lois économiques qui pourraient leur faire connaître la vraie source de leur misère, ils se sont laissés entraîner sur de fausses pistes, par les roublards de la bourgeoisie. Aussi, ont-ils traité parfois en ennemis ceux qu'ils auraient dû prendre pour auxiliaires.

Les journées des 17 au 21 juin 1881, pendant lesquelles plusieurs ouvriers italiens furent assassinés dans diverses villes du midi de la France, en sont malheureusement des preuves trop évidentes.

Tribune Révolutionnaire

Nous avons reçu, trop tard pour l'insérer dans notre dernier numéro, une lettre du compagnon Digeon à ses électeurs de l'arrondissement de Narbonne, refusant la candidature et niant l'efficacité du suffrage universel.

Cette lettre ayant été insérée, en partie, par le *Citoyen et la Bataille*, nous y revenons en publiant les passages essentiels qui ont été omis par ce journal:

« N'y aurait-il pas, en effet, responsabilité grave de ma part à vous laisser croire à l'efficacité du suffrage universel, maintenant que je suis profondément convaincu de son inanité au point de vue des réformes dont la solution devient chaque jour plus urgente, — et que, de plus, je le considère comme un leurre qui permet aux filous politiques d'obtenir périodiquement du peuple l'abdication illégitime de ses droits imprescriptibles et inaliénables? »

« Demandez-vous sérieusement, avec moi, si la présence d'un nouveau député d'opposition en face d'une majorité corrompue et systématiquement hostile aux revendications populaires, pourrait produire plus de résultats effectifs que n'en ont produit les élections successives des Clovis Hugues, des Tony Révillon, des Gambon et des Briallou, malgré tout ce qu'on semblait devoir en attendre. »

« C'est pourquoi, les lois actuelles ne fournissant aucun moyen d'arriver pacifiquement et avec la promptitude nécessaire à la solution des réformes dont l'urgence est impérieuse, — le peuple se trouve dans la cruelle nécessité d'avoir recours à la force. »

« Une Révolution sanglante est donc inéluctable. »

« Cette dernière question est le point capital du problème que les anarchistes espèrent résoudre, à l'encontre de tous les autoritaires, en remplaçant les lois imposées par des contrats librement consentis et toujours modifiables au gré des parties. »

« Les anarchistes, hommes de liberté absolue, ne veulent pas plus des règles de la prétendue science au nom de laquelle certains socialistes, soi-disant infailibles, voudraient parquer les travailleurs dans des couvents industriels, qu'ils ne veulent de la discipline dictatorialle de certains révolutionnaires traditionnels ou du despotisme d'une Assemblée. »

« Qu'on ne vienne pas épiloguer perfidement sur le sens du mot anarchie pour lui attribuer la signification de désordre, de confusion, de chaos ou de néant: — pour tout homme sérieux, et dans le sens réel de son étymologie, il signifie *négarion de commandement*, — ce qui constitue précisément le fond de la théorie anarchiste. »

« Cette signification n'exclut aucunement l'idée d'entente, de contrat, ni même d'organisation, pourvu que l'organisation soit exclusive de toute direction autoritaire: — ainsi, contrairement aux insinuations de ses détracteurs, la con-

ception anarchiste comporte le fonctionnement autonome et corporatif des services publics et permet d'y introduire sans cesse des éléments de perfectibilité que la routine gouvernementale en exclut systématiquement sous prétexte de stabilité. »

« C'est pourquoi, — ainsi que je l'ai publié dernièrement dans le journal la *Lutte*, de Lyon, — je crois qu'il faut, avant tout, détruire l'organisation actuelle du suffrage populaire. »

« Oui, il faut en finir avec la comédie gouvernementale qui consiste à convoquer les citoyens un jour tous les quatre ans, uniquement pour leur faire confirmer l'abdication de leurs droits. »

« Trêve de fictions fallacieuses, plus de législateurs! »

« Ne me parlez donc plus de candidature. »

« Telle est, mes chers amis, ma résolution irrévocable. »

« A vous tous de cœur et à la Révolution. »

« E. D. »

Le groupe d'études sociales « La Vengeance » de Roanne, proteste énergiquement contre les polémiques engagées entre les différentes écoles du parti socialiste et engage les rédacteurs de journaux de toutes les fractions de ce parti à ne s'occuper exclusivement que des intérêts des travailleurs et à n'engager des polémiques qu'avec l'ennemi commun, qui est la bourgeoisie.

Vive la Révolution!

A la LUTTE

L'ignoble bourgeoisie que la vérité offense, que les cris des souffrants outrage, avait cru enterrer pour toujours l'anarchie en embastillant les vaillants champions du *Droit social* et de l'*Etendard révolutionnaire*; mais ces persécutions n'ont eu pour effet que de faire surgir une armée de plus en plus formidable! Oui, qu'elle le sache bien cette caste hideuse, elle n'a fait que rendre l'anarchie immortelle par ses procédés inqualifiables, et désormais ses hurlements n'inquiéteront pas plus l'armée révolutionnaire que les aboiements d'un roquet.

Quelle sache aussi que nous ne lui permettrons plus de porter sur nos droits et sur nos personnes sa main sacrilège et homicide; nous sommes prêts à lui répondre dans le cas où elle tenterait de le faire.

En avant, et vive la Révolution sociale!

Les révolutionnaires de Saône et Loire.

Nos amis du groupe la Libre-Ecole révolutionnaire de Vaise organisent une grande conférence publique et contradictoire pour le samedi 19 courant, à 8 h. du soir.

ORDRE DU JOUR :

- 1° La crise ouvrière, et de la formule: Liberté, Egalité, Fraternité, par le citoyen Jullien.
 - 2° La ligue révisionniste, par le citoyen Brugnot.
 - 3° La loi sur les récidivistes, par le citoyen Fargeat.
- Les corps élus, la presse et les membres de la ligue révisionniste sont spécialement convoqués. Prix d'entrée: 15 centimes.

AUX COMPAGNONS DU JOURNAL la Lutte

Depuis votre apparition, nous avons vu par votre propagande libertaire, que vous étiez dignes de succéder à nos regrettes: le *Droit social* et l'*Etendard révolutionnaire*, étant certains à l'avance, que vous soutiendrez haut et ferme le drapeau de l'anarchie. Nous sommes avec vous de cœur.

Salut et révolution,
LE GLAIVE.

Avis.—Le groupe le Glaive prévient tous ses compagnons que jusqu'aprèsentil n'a encore délégué personne à sa correspondance particulière.

PENSÉES RÉVOLUTIONNAIRES

Que faut-il au Républicain?
Du fer, du cœur et puis du pain.
LA CARMAGNOLE.

Extrait du manifeste des *Egaux* (1796).

La Révolution française n'est que l'avant-courrière d'une autre Révolution bien plus grande, bien plus solennelle, et qui sera la dernière.

C'est par le bonheur des autres que nous devons tendre au nôtre, si nous voulons que les autres tendent au leur par le nôtre.

COMITÉ DE SECOURS POUR LES FAMILLES DES DÉTENUS POLITIQUES de Saint-Étienne (Loire)

Sommes reçues à la date du 6 avril au 8 mai 1883

Deux jeunes filles anarchistes	1
Une encombre des bourgeois	1
Photographie Louise Michel vendue au bénéfice des victimes des bourgeois	50
Un groupe de jeunes anarchistes	2 50
Collecte à l'enterrement civil des citoyennes Feuillade	11 55
Produit de la collecte du 14 à la conférence du citoyen Amoureux, remis par les citoyens Staron et Faure	21 45
Excédent d'écot à la sortie de la conférence	1
Excédent d'écot au café du Puy de Dôme	55
Collecte pour l'anniversaire du 24 Février, à Sainte-Barbe, versée par le citoyen Berger	3 60
Collecte à la conférence du citoyen Tricot, au cercle du Travail	10 75
Collecte du 29 avril au Conseil fédéral des cercles républicains, versée par le citoyen Berger	2 50
Collecte entre amis, remise par le citoyen P. C.	4 45
Brochures vendues au bénéfice des victimes	2 20
Une ennemie du maire de la Ricamarie	10
Citoyen P., percuteur	1
Une révolutionnaire	1
Liste n° 19, versée par le citoyen Métail	2
18, cercle de l'Émancipation sociale	25
Liste n° 24, citoyen Demeure	4 25
8, citoyen Rivat	8 15
17, citoyen Chirat	3 60
10, citoyen Angénieux	5 50
Total	89 70

Pour le Comité :

DENHOMME, rue du Treuil, 144.

Sommes reçues à ce jour

Sommes réparties

Reste en caisse

On peut se procurer des listes de souscription chez le citoyen Perella, rue de Montaud, 24, ou chez le citoyen Denhomme, rue du Treuil, 144.

SOUSCRIPTION

Pour soutenir le journal la Lutte

Report des listes précédentes ..	25 15
Un reliquat	50
Un anonyme	50
Boîtes aux lettres	10
Claude Guibert	60
Boîte aux lettres	20
Un ami de la Lutte	25
Bar-dry	50
Un anarchiste	15
Collecte entre quelques révolutionnaires à l'issue de la conférence du compagnon Tricot, à Saint-Étienne ..	4
Un anarchiste	1
P. D.	1 05
Un deuxième révolutionnaire de la Nièvre	50
Une citoyenne	50
Patapon, lithographe	25
Maurice Ponceux	25
Louis	25
Une petite anarchiste	45
A. J. G.	25
P. Nesme	1
Un vieux lutteur de la République ..	30
Un citoyen	10
Un id.	10
Un anarchiste	30
Une femme anarchiste	20
Claudius Grillot, jeune	1 50
Un adversaire loyal de l'acte de violence individuel	4 45
Balvillois	3 65
Un citoyen qui ne prend pas Bonthoux pour exemple	50
Un dynamiteur de chez Rivoire	20
Un reliquat	30
Produit de la vente de collections de l' <i>Etendard</i> , par le compagnon Grave	9
Une petite femme anarchiste	50
Une citoyenne, pour faire face aux premières poursuites intentées à la Lutte	1
Une deuxième, pour le même objet ..	50
Total	56 35

Nous prions nos dépositaires de faire bon accueil à la demande en règlement de compte que notre ex-secrétaire leur fait au nom de l'administration.

Le Gérant : MOREL.